Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 62 (1926)

Heft: 4

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXIIme ANNÉE
No 4.

20 FÉVRIER
1926

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : MARCEL CHANTRENS : *Les instituteurs et l'Université.* — NELLY HARTMANN : *Une visite à l'école Montessori de Mme Boschetti, à Agno.* — *Pensées.*— LES FAITS ET LES IDÉES : *Aimer son métier ; Les deux activités ; Pro familia ; Une initiative à appuyer ; A bas les examens de fin d'année !* — *Correspondance : Journées éducatives de Lausanne.* — PARTIE PRATIQUE : SUGGESTIONS : *Imitation ; Ponctuation ; Education morale.* — CHARLES VIGNIER : *Comment enseigner la distinction entre le passé simple et l'imparfait du subjonctif* (fin). — P. MOTTAZ : *Dessin : Ellébore fétide.* — *Enseignement antialcoolique.* — LES LIVRES. — *Conférence.* — JEANNE DE BELLERIVE : *La Petite école : A propos d'Horace.*

LES INSTITUTEURS ET L'UNIVERSITÉ

« Les instituteurs louchent avec envie du côté de l'Université », constate M. Chevallaz dans le dernier numéro de l'*Educateur*. C'est vrai, encore que ce terme de « loucher » ne soit guère adéquat au désir que nous avons exprimé fort nettement, il me semble, de recevoir une culture générale complète, donc secondaire, et préparatoire à la « Faculté de pédagogie ». M. Chevallaz voit à cela un certain nombre d'objections. Je suis le premier à ne pas disconvenir qu'on ne puisse en faire. Il est en effet sans exemple, dans n'importe quel domaine, qu'un progrès ait été accompli sans coup férir. Nous sommes donc d'accord sur ce point, M. Chevallaz et moi-même : il y a loin de la coupe aux lèvres...

Mais où nous ne le sommes plus, c'est sur la façon d'envisager le problème. Tandis que M. Chevallaz examine d'abord les difficultés semées sur le chemin de notre Faculté et conclut *naturellement* à la quasi impossibilité d'atteindre le but, je suis porté à procéder par l'opération contraire : je me persuade d'abord que ce but vaut la peine qu'on y tende, après quoi je conclus qu'il n'est obstacle, grand ou petit, dont on ne puisse venir à bout. Assez présomptueusement peut-être, je crois que c'est ma tactique qui est la bonne. Parce que — et c'est là ce qui me fait souligner le mot « naturellement » — je sais par d'humiliantes expériences personnelles qu'à trop hésiter devant une barrière, on finit par s'en exagérer la hauteur et on n'enlève jamais sa monture !

Si donc M. Chevallaz avait eu l'heureuse inspiration de peser, *pour commencer*, les raisons qui militent en faveur de notre dessein, peut-être son cheval de bataille se fût-il montré moins rétif... Or, non seulement il se livre à cet examen capital *en fin de compte*,

ainsi que je viens de le noter, mais encore il le fait d'une façon qui sent furieusement son Mussolini : il refuse tout simplement d'« admettre que l'instituteur doive nécessairement avoir une culture égale à celle du pasteur, du médecin ou de l'avocat ». On eût aimé qu'il nous fît la grâce de nous dire au moins pourquoi ! Il veut bien nous assurer, il est vrai, qu'il est « beaucoup plus important que l'instituteur soit bien préparé à sa tâche » ; et il estime indispensable pour cela « un certain nombre de connaissances variées, une préparation professionnelle, un esprit ouvert et cultivé ». Mais je ne vois pas que rien de tout cela infirme notre jugement. *Une bonne préparation à notre tâche ?* Que disons-nous autre chose ?... *Un certain nombre de connaissances variées ?* Qu'est-ce donc à dire ?... *Une préparation professionnelle ?* Ne désirons-nous pas expressément, page 160 de notre rapport, que « cette Ecole normale — Faculté de pédagogie — soit exclusivement professionnelle ?... *Un esprit ouvert et cultivé ?* Eh mais ! Monsieur Chevallaz, nous voilà derechef d'accord : c'est là notre vœu le plus cher, et c'est précisément pourquoi vous nous voyez loucher du côté de l'Université. Car, nous pensons que l'Ecole normale actuelle ne peut pas — quels que soient les mérites de son personnel enseignant — donner en quatre ans « cet esprit de finesse subtil et indéfinissable » dont vous prétendez très justement qu'il est « l'apanage des hommes cultivés » et dont vous convenez encore, à l'appui de nos desiderata, qu'il est donné par les collèges ! Nous partageons même d'autant plus volontiers votre avis, là-dessus, qu'un député vaudois nous a cruellement taxés, voici quelques années déjà, de béotisme indécrottable...

Mais M. Chevallaz est d'accord sans être d'accord, puisque aussi bien il nous conteste formellement le droit de recevoir une culture égale à celle des pasteurs, et sans doute aussi des professeurs. Me voilà donc bien obligé de justifier ici notre prétention dont il a si cavalièrement traité les motifs. J'en demande pardon à mes lecteurs dont beaucoup ont probablement lu, déjà, le chapitre de mon étude consacré à « la formation des corps enseignants ».

Nous voudrions donc acquérir cet esprit de finesse subtil et indéfinissable qui est l'apanage des hommes cultivés, parce que nous nous faisons une très haute idée de notre mission. Stimuler les intelligences, fortifier les volontés, façonner les cœurs : si c'est bien en cela qu'elle consiste essentiellement, elle n'est pas, ce me semble, tellement simple qu'on en puisse charger en toute tranquillité de conscience des intellectuels au petit pied. Elle est

même extrêmement complexe et extrêmement délicate. Elle l'est en tout cas autant, à mon avis, que celle des pasteurs et des professeurs, soit dit sans vouloir le moins du monde rabaisser leurs mérites. Il faut, pour la remplir comme il conviendrait, de telles facultés de discernement, de telles qualités de finesse et de subtilité, précisément, que seules des études approfondies et de longue haleine peuvent les développer. Tenez, je veux mettre à ce sujet ma pensée entièrement à nu, au risque de m'attirer les protestations indignées de mes collègues : j'ai l'intime persuasion que, si notre enseignement est entaché souvent d'intellectualisme et de verbalisme, la faute en est aux exigences de l'examen annuel, bien sûr et pour une large part, mais encore à l'insuffisance actuelle de notre culture [1] (et j'en souffre le tout premier), qui nous empêche de voir assez haut et assez loin.

Cet argument-là prime tous les autres, à mon sens, même celui que M. Chevallaz juge « fort » et qui l'a « très troublé » : le manque de cohésion entre maîtres primaires et secondaires. Je pourrais donc borner là mon plaidoyer. Mais avec un tel adversaire, on ne sait jamais... Je crois plus prudent d'appeler encore à la rescousse les voix autorisées de M. Raymond Thamin, directeur de l'enseignement secondaire en France et de M. Henri Bernès, une autre compétence en la matière. Tous deux sont partisans des études secondaires et supérieures pour les instituteurs, pour des raisons autres que celle que je viens de donner, mais qui n'en sont pas moins de nature à fortifier mes positions.

Le premier écrit dans la docte et conservatrice *Revue des Deux-Mondes* [2], ces lignes auxquelles je souscris sans réserve :

« Ne serait-ce pas déjà un gros progrès vers le rapprochement des intelligences et par suite des cœurs, si les maîtres qui les forment avaient, eux du moins, reçu la même culture et sortaient des mêmes maisons d'éducation ?... En recrutant les maîtres primaires parmi les élèves des lycées, la chaîne ne serait pas interrompue qui relie les différents ordres d'enseignement, et quelque chose arriverait jusqu'aux plus humbles écoles de l'esprit qui anime le chercheur et le savant véritables... Par suite la distance serait moins grande entre les élèves de l'école primaire et ceux des établissements d'ordre plus élevé... Un même esprit soufflerait partout... »

Et le second, au cours d'un article dont il faudrait pouvoir donner ici de larges extraits, appuie en ces termes, qui se passent de commentaires, dans la même revue [3] :

[1] Encore une fois, je pense que l'Ecole normale n'en peut mais.
[2] Numéros des 15 mai, 1er et 15 juin 1921.
[3] Numéro du 1er octobre 1925.

« ... les hautes classes du secondaire moderne... ou le (l'enseignement) classique... pourraient former, en règle générale, le futur instituteur... Mêlés ainsi, pendant leur vie scolaire, à tous les enfants qui occuperont plus tard des situations de même niveau que le leur ou plus hautes, les instituteurs auraient reçu la même éducation générale. Leur enseignement même le plus élémentaire en bénéficierait à coup sûr. Parmi leurs élèves, ils discerneraient et prépareraient mieux, ils désigneraient plus volontiers les plus faits pour recevoir à leur tour cette même culture. »

Qu'on me permette enfin d'avancer un dernier argument, d'une autre nature encore. J'ai le confus sentiment que la culture dite classique doit être pour celui qui l'a reçue une source de joies spirituelles singulièrement profonde, à laquelle nous ambitionnons de boire à notre tour, pour notre satisfaction personnelle ! Nous ferions volontiers nos délices, nous aussi, l'école finie et toutes occupations cessantes, d'une ode d'Horace ou d'une idylle de Théocrite. Et sans doute gagnerions-nous davantage à ce jeu-là qu'à tels autres d'un ordre moins relevé... Mais j'entends M. Chevallaz m'assurer qu'il est possible de se cultiver soi-même et d'« égaler bacheliers et licenciés ». Ta, ta, ta, encore faut-il avoir été mis en goût de le faire et n'être pas trop éloigné des grands centres pour l'entretenir !

Et me voilà plus persuadé que jamais que notre but est cent fois digne d'être poursuivi et que, par conséquent, il n'est difficultés qu'on ne puisse vaincre pour y atteindre. Voyez celles que signale M. Chevallaz : elles sont certainement de valeur, mais je ne suis pas du tout certain qu'elles soient insurmontables. Examinons cela rapidement.

Au bout de leurs études secondaires, un certain nombre de jeunes gens destinés à la carrière de l'enseignement déserteraient la Faculté de pédagogie pour des études plus intéressantes ? Peut-être, mais l'encombrement des professions libérales en ferait réfléchir un plus grand nombre encore, d'autant plus que notre situation matérielle s'est bien améliorée... La section pédagogique ne verrait venir à elle que « quelques jeunes gens passionnés d'éducation » et des « paresseux » ? Les étudiants de la dite section du collège de Genève ne méritent, que je sache, ni cet excès d'honneur, ni cette indignité... La campagne fournirait moins de candidats ? J'en doute un peu : les collèges ne seront jamais si éloignés, ni leurs prestations toujours si onéreuses, qu'il faille tant que cela redouter pareille éventualité ; pour se rendre à telle école primaire supérieure, certains petits campagnards font déjà sans broncher

d'assez longues marches ; un peu plus, un peu moins... Nos collégiens seraient embarrassés de choisir entre les chemins classique, scientifique et commercial ? Je crois que c'est le classique qui conduit le mieux à cet esprit de finesse qui nous fait envie... Un étudiant ayant passé par une faculté de pédagogie digne de ce nom serait un docte pédagogue et pas le moins du monde un maître d'école ? Voilà qui n'est guère flatteur pour tel licencié en pédagogie que ses fonctions placent à la tête des meilleurs instituteurs vaudois !

L'important, en toute cette question, est d'ailleurs que nous soyons tenus au baccalauréat. L'organisation de la « Faculté de pédagogie » professionnelle, ou — si le terme est trop prétentieux — de l'« Institut pédagogique », est affaire de discussion et de bonne volonté. Quand on veut, on peut ! MARCEL CHANTRENS.

UNE VISITE A L'ÉCOLE MONTESSORI DE Mme BOSCHETTI A AGNO

Agno est un joli village tessinois qui se trouve dans une situation merveilleuse et nos regards admiratifs se portent souvent sur le beau paysage qui nous entoure. Le bâtiment scolaire est un peu en dehors du village. Lorsque nous arrivons dans la classe de Mme Boschetti, les enfants y sont déjà depuis près d'une heure et ils sont si absorbés par leur travail que beaucoup d'entre eux ne s'aperçoivent pas de notre entrée, quoique le silence qui règne dans la salle ne soit interrompu que par le pas léger ou par le chuchotement d'un élève.

« Ce n'est qu'un commencement, nous explique la maîtresse, il n'y a que deux mois que je dirige cette classe composée d'enfants âgés de 12 à 14 ans ; ils n'ont pas été habitués à travailler de cette manière et font encore des choses très simples. Ils sont très retardés et ce n'est pas le programme d'un an que j'aurais à faire, mais bien celui de deux à trois ans. »

Puis elle nous laisse à notre observation, tandis qu'elle passe d'un enfant à l'autre, donnant ici un conseil, là un mot d'encouragement à ceux qui en ont besoin. Les grands élèves sont aussi heureux lorsqu'on approuve leur travail que le petit lorsqu'on partage la joie qu'il éprouve, ayant réussi à tracer sa première lettre. Et nous, nous regardons ces enfants qui étudient avec bonheur, avec un intérêt intense et profond qui se lit sur leurs visages déjà très expressifs, car, petit à petit ils sont plus naturels et laissent apparaître en classe leur vraie personnalité. Ce n'est

qu'un commencement et cependant nous nous sentons touchés et émus comme on se sent devant une grande et belle œuvre ! Tous les enfants sont occupés au travail qu'ils ont choisi eux-mêmes librement. Plusieurs d'entre eux étudient seuls tandis que d'autres se sont groupés pour faire leurs recherches ensemble. Quelques écoliers sont agenouillés devant une carte géographique qu'ils ont étendue au centre de la classe resté libre ; les autres enfants sont assis dans leurs bancs placés le long des parois. Deux fillettes écrivent un dialogue dans lequel elles échangent leurs impressions sur les leçons de français, tandis qu'une de leurs camarades fait en cette langue un devoir de grammaire concernant la cédille. Deux jeunes garçons ont apporté des formulaires de mandats et calculent le port de diverses sommes d'argent. Un groupe de fillettes établit un horaire de chemin de fer d'Agno à Schaffhouse ; elles notent chaque station qu'elles chercheront bientôt sur la carte géographique, pendant que quelques-uns de leurs camarades, qui ont déjà fait ce travail, le comparent avec le leur. D'autres élèves font des comptes ; ils en ont apporté de la maison, qu'ils recopient, puis ils s'exercent à en faire avec des données différentes qu'ils se proposent eux-mêmes, et les réflexions qu'ils émettent en comparant les différents chiffres de ces « vraies » factures appartenant à des personnes qu'ils connaissent, prouvent leur intérêt. Un garçonnet explique à quelques-uns de ses camarades comment on s'y prend pour calculer les impôts ; lui-même tient ces renseignements du greffier communal auquel il a été les demander et qui les lui donna très obligeamment. Un jeune garçon a relevé le prix de revient du pesage d'un char au poids public, puis, désirant en faire un de lui-même, il vient demander à Mme Boschetti quel est le poids que le char peut supporter, mais elle l'ignore.

— Alors je vais le demander au propriétaire du char, dit-il en sortant de la classe.

Voyant que leurs études ont une utilité immédiate et pratique, les élèves commencent à s'instruire par tous les moyens qu'ils ont à leur disposition, et ils y intéressent tout naturellement leurs parents et leur entourage, qui les aident selon leurs moyens et selon leurs conditions en leur donnant les livres qu'ils possèdent, ou en les renseignant sur leurs métiers.

Chaque jour, toutefois, pendant la première heure d'école, les élèves présentent le travail qu'ils ont préparé se rapportant à la discipline indiquée par le tableau de leçons, tandis que leurs camarades s'occupent toujours librement à leurs places. Aujourd'hui il

s'agissait de la géométrie, et les enfants, qui connaissent le programme, s'étaient groupés pour étudier et se documenter de leur mieux sur le sujet qu'ils avaient choisi ; les uns traitèrent, en se complétant l'un l'autre, les différents triangles, d'autres les rectangles, d'autres la surface du cylindre ; la maîtresse ajouta quelques remarques et compléta les connaissances des enfants qui avaient aussi résolu plusieurs problèmes et cherché divers exemples pratiques en rapport avec leur sujet. Quelques-uns d'entre eux avaient fait un travail très intéressant de plusieurs pages.

Chaque jour aussi Mme Boschetti consacre quelques instants à lire à ses élèves, qui en jouissent beaucoup, les pages les plus belles d'œuvres classiques ou morales, et parfois même simplement la composition bien écrite d'un des enfants.

Ces écoliers ne travaillent pas parce qu'ils y sont forcés ou parce qu'ils sont en classe et sous les yeux de la maîtresse, mais parce qu'ils sont intéressés par leurs études, qu'ils chercheront encore à étendre lorsqu'ils auront quitté les bancs de l'école. Ils rentrent avant la fin de la récréation pour reprendre le travail qu'ils ont interrompu quelques minutes auparavant et la paix et la joie règnent dans la classe.

Personne ne penserait en regardant ces enfants dociles et souriants qu'ils eurent deux maîtres qui passaient tout leur temps à « faire de la discipline », sans arriver à autre chose qu'à provoquer une sourde hostilité chez leurs élèves.

Nous quittons l'école de Mme Boschetti le cœur rempli de reconnaissance pour les belles heures que nous venons de passer dans cette ambiance toute faite de sérénité, de travail et d'amour. Une fois de plus nous pûmes constater que le système Montessori, bien compris et bien appliqué, convient à tous les enfants, quel que soit leur âge et leur degré de développement.

NELLY HARTMANN.

PENSÉES.

Le maître doit toujours être un appui moral pour ses élèves.

MARIA VALLI.

L'école est le règne des âmes, ne mettons pas le désordre dans le royaume de Dieu. MARIA BOSCHETTI.

Montrons-nous toujours polis et distingués en classe afin que les enfants y respirent vraiment l'éducation. MARIA BOSCHETTI.

LES FAITS ET LES IDÉES

Aimer son métier. — Les *Journées éducatives* de Lausanne n'ont pas eu lieu cette année pendant les vacances. Je n'ai pu y prendre part que le samedi

après-midi. Ce que j'y ai entendu était si substantiel quant au fond et d'une forme si heureuse, que j'ai vivement regretté de n'avoir pu assister aux trois premières séances. M. le pasteur Pidoux, qui a terminé ces « journées » par une conférence pleine d'optimisme, de vaillance et de bon sens, a raconté une anecdote qui nous touche de près.

Une fillette mettait depuis quelque temps fort peu d'entrain à ses travaux scolaires. Observation des parents. « Je n'ai plus de courage pour l'école, répond la fillette. La maîtresse n'aime pas son métier : elle nous a dit qu'elle se réjouissait de prendre sa retraite ! »

Les deux activités. — L'*Educateur* a cité l'opinion de M. Ernest Briod sur les deux activités de l'écolier [1]. Voici celle de M. E. Dévaud, directeur de l'Ecole normale de Hauterive : « Parmi les branches du programme, il en est qui apprennent à l'écolier ce qu'il ne sait pas : l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, l'instruction civique, etc. ; il en est qui sont antérieures au savoir proprement dit, qui sont comme les conditions nécessaires à toute acquisition de ce savoir : la lecture, l'écriture, le calcul, le dessin aussi et le chant. Qui sait lire peut s'instruire, qui sait écrire peut communiquer avec ses semblables au loin et fixer sa pensée ; c'est aussi le service du dessin ; qui sait calculer peut prévoir et organiser sa vie ; qui sait chanter peut satisfaire le besoin profond de donner une forme appropriée aux sentiments de son cœur. L'école doit, d'abord, apprendre à lire, à écrire, à calculer, à dessiner, à chanter, et l'on peut dire que l'essentiel de sa besogne est alors terminé ; elle a pourvu l'enfant des conditions et des aptitudes indispensables à sa culture ; qu'il se cultive lui-même et apprenne selon les besoins de sa situation sociale et pour les besoins de sa vie personnelle. *Dans mon école primaire, l'éducation des aptitudes l'emporterait de beaucoup sur le savoir ; ce dernier devrait se contenter d'une introduction élémentaire et bien réduite à ces diverses sciences dont les articles entassés gonflent orgueilleusement les programmes d'aujourd'hui* [2] ». (*Bulletin pédagogique* du 15 janvier 1926.)

Pro familia. — Un correspondant de l'*Education* blâme la famille française de son effacement politique et officiel. N'est-il pas monstrueux, s'écrie-t-il, que toute l'organisation scolaire puisse être modifiée par un ministre sans enfants, votée par des parlementaires, en majorité sans enfants, après consultation des organismes techniques ou sociaux les plus variés, mais où toute l'influence est entre les mains de politiciens professionnels presque tous sans enfants ?

En revanche, aucun représentant des familles n'est consulté !... C'est un défi à la famille, et au bon sens, et un attentat contre la nation. (*Education* de novembre 1925, p. 83.)

Une initiative à appuyer. — La fédération des Unions des femmes du canton de Vaud demande que dans les 41 communes où les jeunes filles quittent définitivement l'école à 15 ans, alors que les garçons ne sont « libérés » qu'à 16 ans, on veuille bien rétablir l'égalité en faveur des jeunes filles. Comme la loi scolaire

[1] Voir *Annuaire de l'Instruction publique en Suisse*, 1925, p. 113.

[2] C'est nous qui soulignons. On remarquera combien, en ceci, M. Dévaud se trouve près de Roorda. Voilà une solution élégante et rationnelle de la surcharge des programmes.

vaudoise va être revisée et qu'une Commission s'en occupe depuis quelque temps déjà, espérons que la nouvelle loi marquera un progrès dans le sens de la prolongation de la scolarité, donc vers la généralisation de la « libération » à 16 ans.

A bas les examens de fin d'année ! — Suivant l'exemple de Genève, quelques localités du Jura bernois — Bienne en particulier — ont supprimé les examens de fin d'année. Félicitons les autorités qui ont pris cette décision, nos collègues et leurs élèves. ALB. C.

CORRESPONDANCE

Dans l'*Educateur* du 23 janvier dernier, nous avions demandé pourquoi les sociétés pédagogiques ne figuraient pas au nombre des organisatrices des Journées éducatives de Lausanne. M. Graz nous écrit à ce sujet :

« La raison pour laquelle nous n'avons pas demandé aux sociétés pédagogiques de figurer au nombre des sociétés organisatrices est la suivante : nous avons voulu entreprendre une action dans le grand public, sans marcher sur les brisées des sociétés pédagogiques, et prendre comme sujet de nos conférences toutes les questions qui concernent le développement de l'enfant, questions médicales, hygiéniques, juridiques, morales, pédagogiques, mais toujours d'un point de vue assez général pour toucher le grand public. D'un autre côté, si vous pensez que les sociétés pédagogiques soient désireuses de s'associer plus complètement à notre effort en désignant, par exemple, un représentant au sein du comité d'organisation, nous en serions enchantés. Nous tenons beaucoup à la collaboration de ces sociétés et serons heureux de toute occasion d'unir nos efforts. »

PARTIE PRATIQUE

SUGGESTIONS

Imitation. — Dans la magistrale conférence sur l'*Imitation*, qu'il a donnée le 6 février aux Journées éducatives de Lausanne, M. le professeur Reymond a rappelé ce fait si souvent observé : « Tant qu'il vit exclusivement dans le milieu familial, l'enfant récite avec naturel. Dès qu'il entre à l'école, en vertu du conformisme social, il adopte une diction spéciale, artificielle et plus ou moins mécanique. »

Mais cet instinct de l'imitation, on peut l'utiliser à remonter le courant. Chez ces élèves livrés à la médiocrité grégaire, suscitez une ou deux initiatives. Amenez quelques élèves — même un seul pour commencer — à oser être lui-même, à ne pas avoir honte de se singulariser, à avoir le courage de réciter une poésie avec naturel. Ce sont eux désormais qui seront imités, et, la contagion aidant, vous obtiendrez bientôt des résultats inespérés.

Ponctuation. — M. P. H. Gay, directeur de l'Ecole normale d'instituteurs de la Seine, insiste avec raison dans le *Manuel général* sur l'importance qu'il convient d'accorder aux fautes de ponctuation : « Une ponctuation défectueuse, dit-il, nuit plus que la mauvaise orthographe à l'intelligibilité d'un texte et l'art de ponctuer est le commencement de l'art d'écrire. »

Education morale. — Nous avons cité déjà la brochure du Dr Bersot sur

l'*Hygiène mentale de l'adolescente.* Nous en tirerons encore ce passage, qui concerne la religion.

La religion, dit l'auteur, est avant tout *vie pratique* et non seulement croyance à certains dogmes. Voici un exemple : Une adolescente, fille d'un pasteur renommé, eut une crise religieuse intense entre 13 et 14 ans. Elle ne put admettre le dogme de l'enfer et du paradis, glissa peu à peu dans le doute. Elle n'osait avouer à sa famille son manque de croyance, se taisait, restait renfermée, violemment tourmentée, n'osait s'ouvrir à personne ; elle considérait comme une honte pour une fille de pasteur de glisser dans le doute. Peu à peu, elle en arriva à faire une véritable neurasthénie et m'avoua n'avoir pas connu le sourire pendant deux ans. Je me souviendrai toujours du soulagement et de la joie qu'elle éprouva lorsque je lui expliquai que la religion est avant tout une vie. Croire, c'est avoir foi en la vie, en la bonté des choses et des hommes, foi en la fraternité humaine. Peu importe l'étiquette que l'on affiche ; l'essentiel, c'est de vivre une vie tout entière tournée vers les autres.

COMMENT ENSEIGNER LA DISTINCTION ENTRE LE PASSÉ SIMPLE ET L'IMPARFAIT DU SUBJONCTIF [1] ?

III

2. *La formation de l'imparfait.*

Exemple à transcrire au tableau :

Il fallait que je travaillasse dix heures par jour, que je fusse tout à mon ouvrage, que je soutinsse ma famille, que j'apprisse l'allemand.

Relevons les quatre verbes de ce texte et écrivons en regard de chacun d'eux la 2e personne du passé simple :

que je travaillasse	tu travaillas
que je fusse	tu fus
que je soutinsse	tu soutins
que j'apprisse	tu appris.

On induira aisément de cette comparaison que l'imparfait du subjonctif est dérivé de la 2e personne singulière du passé simple de l'indicatif.

Conjuguons enfin ces quatre verbes :

que je	travaillasse	que je	fusse
que tu	travaillasses	que tu	fusses
qu'il	travaillât	qu'il	fût
que nous	travaillassions	que nous	fussions
que vous	travaillassiez	que vous	fussiez
qu'ils	travaillassent	qu'ils	fussent
que je	soutinsse	que j'	apprisse
que tu	soutinsses	que tu	apprisses
qu'il	soutînt	qu'il	apprît
que nous	soutinssions	que nous	apprissions

[1] Voir *Educateur* des 9 et 23 janvier 1926.

que vous	soutinssiez	que vous	apprissiez
qu'ils	soutinssent	qu'ils	apprissent

D'où il est facile d'induire que, pour former l'imparfait du subjonctif, on prend comme radical la 2e personne singulière du passé simple, et l'on y ajoute les terminaisons : se, ses, ât, sions, siez, sent [1].

Je ne crois pas utile d'étudier le plus-que-parfait, ce temps étant fort peu employé aujourd'hui. Au reste, si l'élève est appelé à le rencontrer, il lui suffira de savoir conjuguer et orthographier les deux verbes auxiliaires à l'imparfait du subjonctif.

Avant de passer aux exercices d'application écrits, il sera nécessaire de faire conjuguer, oralement, un certain nombre de verbes à l'imparfait du subjonctif, mais sans addition de complément, laquelle alourdit inutilement l'exercice et disperse l'attention, qui doit être tout entière concentrée sur le radical et les désinences. On n'oubliera pas de faire conjuguer les verbes *être* et *avoir*, qui présentent des particularités orthographiques.

Voici quelques exercices d'application écrits :

TEXTES A DICTER.

1. *La tempête.*

La tempête *fut* effroyable. Il y *eut* un coup de vent si violent que la maison *trembla*. La foudre *tomba* en plusieurs endroits, mais sans causer de dégâts appréciables.

Il était à craindre que l'orage ne *dévastât* la campagne et n'anéantît les récoltes. Il n'en *fut* heureusement rien, la grêle n'étant tombée qu'en petite quantité. Je crois toutefois qu'il y *eut* quelques plantes saccagées dans les jardins.

Il serait à désirer que chaque paysan *fût* assuré contre l'incendie et les intempéries.

2. *A la recherche d'un logis.*

Chaque jour, son travail accompli, M. Bergeret s'en allait chercher un logis. Il pensait demeurer de préférence sur cette rive gauche de la Seine, où il lui semblait qu'on *respirât* la vie paisible.

Ce qui rendait ses recherches difficiles, c'était l'état des voies défoncées. On sait, en effet, qu'en cette année 1899 la face de Paris *fut* toute bouleversée, soit que les conditions nouvelles de la vie *eussent* rendu nécessaire l'exécution d'un grand nombre de travaux, soit que l'approche d'une grande foire universelle *eût* excité, de toutes parts, des activités démesurées. M. Bergeret s'affligeait de voir que la ville était culbutée, sans qu'il en *comprît* suffisamment la nécessité. (A. France.)

[1] On fera remarquer aux élèves l'accent circonflexe (il remplace une *s*) qui caractérise la 3e personne et la distingue de la 3e personne du passé simple. On aura soin de mettre sous leurs yeux quelques exemples leur permettant de faire cette distinction :

Il voyagea,	il acquit de l'expérience.
Il fallut qu'il voyageât,	qu'il acquît de l'expérience.

3. *Un spectateur impatient.*

Ragotin *vint* tard à la comédie, et, pour la punition de ses péchés, il se *plaça* derrière un gentilhomme provincial à la large échine et couvert d'une grosse casaque qui grossissait beaucoup sa figure. Il était d'une taille si haute que, quoiqu'il *fût* assis, Ragotin, qui n'était séparé de lui que d'un rang de sièges, *crut* qu'il était debout ; il lui *cria* incessamment qu'il *s'assît* comme les autres, ne pouvant croire qu'un homme assis *dût* ne pas avoir sa tête au niveau de toutes celles de la compagnie. Ce gentilhomme, qui se nommait La Baguenodière, *ignora* longtemps que Ragotin *parlât* à lui. Enfin Ragotin l'*appela* Monsieur à la plume verte, et comme véritablement il en avait une bien touffue, bien sale et peu fine, il *tourna* la tête et *vit* le petit impatient qui lui *dit* assez rudement qu'il *s'assît*. La Baguenodière en *fut* si peu ému qu'il se *retourna* vers le théâtre comme si de rien n'*eût* été. (Scarron.)

TEXTES A TRANSPOSER A L'IMPARFAIT.

1. *Le métier de l'écrivain.*

Il est nécessaire que, comme tout autre, l'écrivain sache son métier, qu'il en fasse un apprentissage consciencieux, qu'il lise, qu'il apprenne, qu'il se recueille, et qu'à force de patience, il acquière une manière d'écrire qui soit bien à lui.

2. *Recommandations.*

Il faut que Marc travaille avec plus d'application, qu'il apprenne mieux ses leçons, qu'il fasse ses travaux avec plus de soin.

Il est aussi à désirer qu'il se montre plus aimable envers tout le monde et qu'il sache se rendre utile.

3. *Les leçons de l'histoire.*

Pour qu'un enfant sache ce qu'il doit à ses ancêtres, il faut qu'il apprenne, par l'histoire, la condition misérable où vivaient ses aïeux ; il faut qu'il lise le récit des effroyables famines, des guerres ruineuses du passé ; il faut qu'il ait réfléchi aux misères de toutes sortes dont les patients efforts de ses pères l'ont délivré.

EXERCICES DE CONJUGAISON.

Conjuguez à l'imparfait du subjonctif, au singulier seulement :

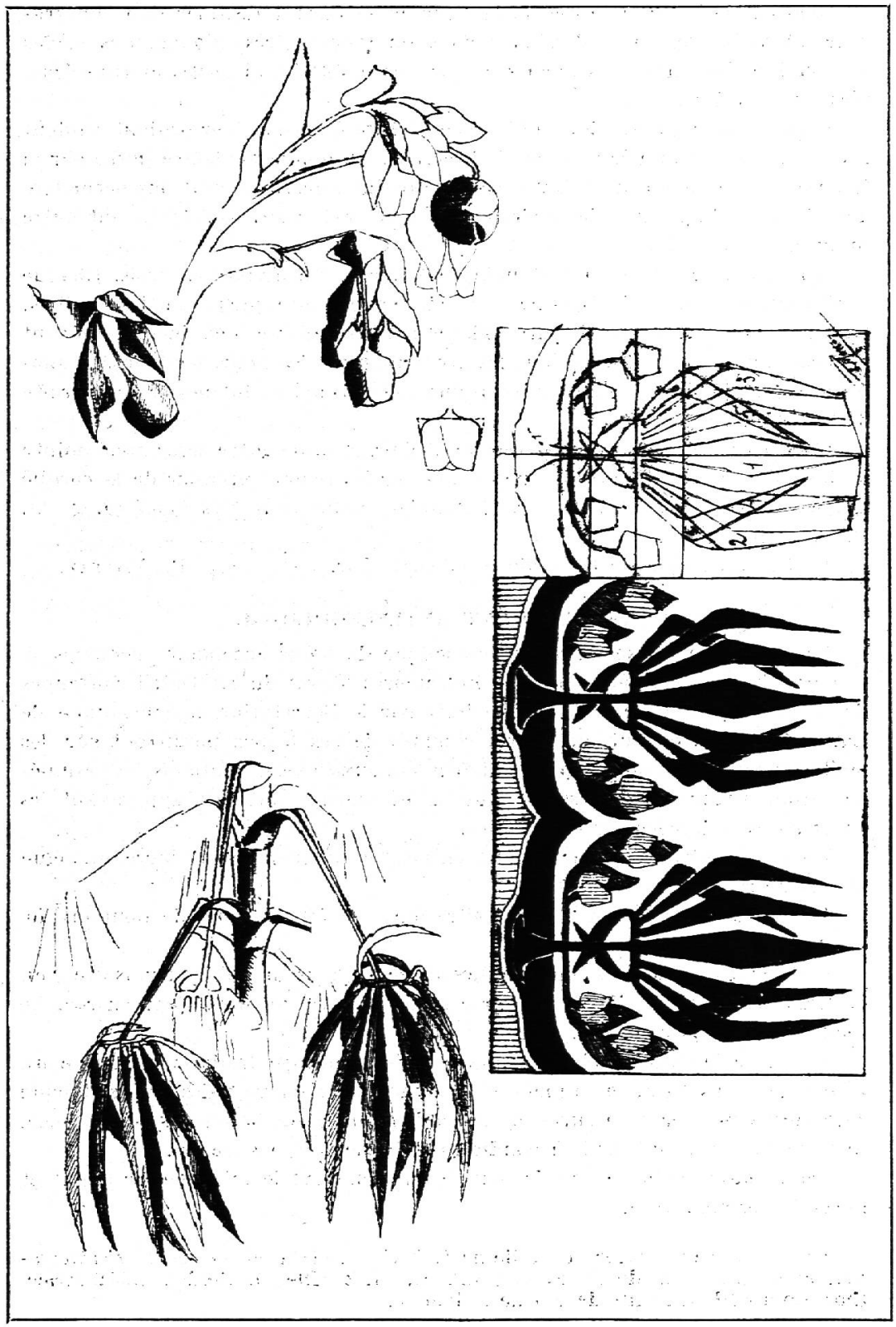
a) Mon maître désire que je travaille sérieusement et que j'obéisse toujours promptement.

b) Il faut que j'aperçoive mes défauts et que je m'en corrige.

c) La justice veut que je respecte les droits d'autrui et que je reconnaisse les services rendus. C. VIGNIER.

ELLÉBORE FÉTIDE

L'ellébore fétide est une plante très décorative, mais un peu difficile à dessiner. La grappe de fleurs surtout présente des difficultés sérieuses. On peut se borner à faire dessiner une fleur et une feuille. Les élèves les mieux doués essayent ensuite de rendre l'attitude générale de la plante et d'en détailler les attaches.



Bien caractériser la forme de la fleur en la faisant dessiner dans un trapèze, et la feuille, en la dessinant dans un losange très allongé. Les élèves ont tendance à amollir les formes, à faire les folioles trop larges et trop écartées les unes des autres.

Faire ombrer les grandes feuilles ; leur teinte foncée et leur brillant rendent les ombres et les lumières faciles à discerner. La feuille peut être posée sur la table ou suspendue à une tringle. Dans le premier cas, il ne faut pas permettre aux élèves de l'aplatir : elle perdrait son caractère naturel en s'élargissant outre mesure.

Application : Faire un rectangle de 1 sur 2. Le diviser en trois. Chaque partie contient un motif. Dessiner la bordure supérieure, puis l'axe des feuilles. Dessiner les folioles dans l'ordre indiqué ; celles qui croisent dessous doivent être esquissées en entier. Les feuilles accompagnant les fleurs peuvent être supprimées ; le motif est alors beaucoup plus facile. Dans les folioles la ligne droite doit dominer.

Couleurs : Passer le tout au vert très clair, gomme-gutte avec une pointe de bleu de Prusse), une deuxième couche sur les fleurs, intérieur de la corolle rouge vif, petites feuilles vert frais, grandes feuilles vert très foncé (g. g., bl. P., de terre de S.).

Partie supérieure de la bordure en vert clair. P. MOTTAZ.

ENSEIGNEMENT ANTIALCOOLIQUE

Le comité de l'Association antialcoolique du corps enseignant genevois se propose de faire connaître les très ingénieuses leçons du Dr Oettli contenues dans *Die Aepfel* et le *Hilfsbuch*, édités par le Secrétariat antialcoolique de Lausanne. Dans ce but, de courts résumés de ces leçons paraîtront sur des feuilles volantes qui pourront être distribuées aux élèves[1]. Toutefois, ces résumés ne seront vraiment intéressants que si les maîtres ont fait auparavant les expériences indiquées sur ces feuilles.

Pour démontrer la fermentation, on peut constituer un jus sucré analogue au jus de raisin.

Mettre dans un flacon un demi-litre d'eau et 50 grammes de bonbons au malt.

On prend chez le boulanger du levain de la grosseur de deux noisettes, on le délaye avec un dé d'eau. On verse cette préparation dans l'eau sucrée. Le tout revient à 30 centimes.

On place le flacon près de l'appareil de chauffage (radiateur, fourneau). Une heure plus tard, la fermentation commence ; on voit des bulles d'acide carbonique monter à la surface. Le lendemain, si on bouche avec du liège, le bouchon part tout seul (à condition qu'il ne soit pas percé).

Deux jours après, le liquide sent le vin. On peut le faire goûter avant et après la fermentation.

[1] On peut se procurer la feuille n° 1, *l'Alcool*, et la feuille n° 2, *Fermentation et stérilisation*, destinées aux élèves, chez Mlle D. Seidel, institutrice, Clos Lombard, Chemin de Roches, Genève.

N. B. — Une série de 26 clichés de l'Exposition antialcoolique de 1925 a été donnée à la bibliothèque scolaire du Grutli.

Les ouvrages *Die Aepfel*, du Dr M. Oettli, *Les temps héroïques de la Croix-Bleue*, du pasteur A. Morel, et *Von den Leuten im Fluhbodenhüsli* de H. Zulliger, ont été remis à la bibliothèque du corps enseignant et à la bibliothèque publique des Bastions.

LES LIVRES

Osterfingen. *Ein Heimatbuch für Jugend und Volk*. Herausg. von der Kommission für Heimatforschung der Kanton. Lehrer-Konferenz Schaffhausen. In-8°, 152 p., illust.

Histoire détaillée de la vie d'un village schaffhousois écrite pour les enfants. Les habitants, la géologie, la faune, la flore, l'histoire d'Osterfingen ; un récit local en dialecte, tout cela traité avec compétence par divers auteurs. Montrer l'évolution d'un village et prouver que chaque coin du pays mérite d'être apprécié à sa juste valeur, voilà ce qu'on a voulu et à quoi on a réussi.

IDA MEILI.

Nous nous permettons de rappeler à cette occasion le bel enseignement de géographie locale du regretté Adrien Reverchon.

Nous avions projeté avec lui un petit volume consacré à *Romairon et Vaugondry* dans l'esprit de cet *Osterfingen* qui nous vient des instituteurs schaffhousois.

P. B.

VERHEYEN et MAES. **Kunst en Teekenen voor Kinderen**. Bruxelles, De Clercq. 87 p. ill. 4°.

Ce livre flamand qui traite sans grande prétention scientifique de l'art de l'enfant en général, puis du dessin à l'école primaire, me paraît avoir une réelle valeur pratique grâce à la riche collection de dessins qu'il fournit. L'enfant a de l'art sa conception propre et l'adulte doit en tenir compte en matière de lecture, de poésie, de chant aussi bien que pour les arts graphiques. Peut-être dans leur affirmation que tout enfant dessine comme il parle, les auteurs se laissent-ils entraîner à trop négliger les différences individuelles.

E. TRIPP.

CONFÉRENCE

M. R. Nussbaum qui, dans son volume « Le problème de l'enseignement secondaire », paru en 1911, s'est livré à une critique sévère des méthodes de l'enseignement officiel, a fait dès lors des expériences extrêmement intéressantes. Il en donnera un aperçu dans une conférence intitulée : *Comment remonter aux sources de vie ? Principes et technique*. Cette conférence sera faite, sous les auspices de la section de pédagogie de l'Ecole des Sciences sociales, *le vendredi* 26 *février, à* 20 *h.* 15, à l'Aula de l'*Ecole normale* de Lausanne.

Les membres de nos divers corps enseignants (publics et privés) sont cordialement invités à venir constater, après la critique destructive, un sérieux effort de reconstruction. Pour eux, l'entrée sera gratuite. J. S.

LA PETITE ÉCOLE

A PROPOS D'HORACE

Me...
majores pennas nido extendisse loqueris...

— Viens lire, Walti.

Bruit mou des pieds nus sur le linoléum, bruit d'été.

— Ici.

Ho-ra-ce a des-si-né -un- bou-quet - de - pa-vots.

Le mince visage coiffé de cheveux rouges s'est levé.

— Qu'est-ce ça veut dire Horace ?

— C'est un nom de garçon comme Walti ou Antonio.

Il faut du temps à toute vérité pour pénétrer l'homme; en attendant qu'elle soit en lui, il la nie.

— Il n'y a point de garçons qui s'appellent Horace.

— Pas à la petite école ; mais il y avait une fois, en Italie, un petit garçon qui parlait latin et s'appelait Horace. Il était pauvre, car son père n'était rien... rien qu'un affranchi. Horace était pauvre comme... un oiseau qui aurait un trop petit nid. Il s'est envolé bien haut, il a vu des choses belles et il les a écrites dans de beaux poèmes. Depuis ce temps-là, beaucoup de petits garçons se sont appelés comme lui.

— Il est mort ?

— Oui. Le latin aussi est mort ; personne ne le parle plus. Pourtant on l'étudie encore pour lire les poèmes d'Horace. Aimes-tu la poésie ?

Le petit garçon réfléchit et des reflets bizarres passent dans ses yeux dorés.

— J'aime les jolies poésies, pas les vilaines.

— Ne sont-elles pas toutes jolies ?

Nouvelle réflexion qui durcit singulièrement le regard enfantin.

— Non, les grands à la grande école, des fois, ils en disent des vilaines.

— Comment ? à la grande école on enseigne des vilaines poésies ?

La voix flexible de Walti se cambre pour répondre :

— Ils les disent quand le maître n'est pas là.

Devant les yeux de la maîtresse, Cardo, le vaurien de sixième aux poches bourrées de lectures et de chansons obscènes, passe...

— Ah ! je comprends ! comme je suis contente que tu détestes cela ! Il ne faut jamais écouter les vilaines choses, ni les regarder jamais ! Il faut les fuir !

Mais Walti s'est raidi pour affronter le mal et lui lancer son mépris :

— Si, il faut les écouter. Il faut bien les écouter pour savoir qu'elles sont très, très vilaines.

C'est à la maîtresse, maintenant, de réfléchir devant ce petit enfant au cœur si simplement grand. Se sauver est en effet toujours lâche ! Il faut affronter et combattre...

— Tu as raison Walti. C'est plus courageux de connaître le mal.

Le regard de Walti s'est détendu. Il a retrouvé une confiance. ...

... — Reprenons : Horace a - des-si-né un bou-quet de pa-v ots.

JEANNE DE BELLERIVE.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

ANNUAIRE

DE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

XVIe ANNÉE

1925

Publié sous les auspices de la Conférence intercantonale des chefs des Départements de l'Instruction publique de la Suisse romande avec l'appui de la Confédération

PAR

Jules SAVARY

Directeur des Ecoles normales du Canton de Vaud.

1 volume in-8° broché . . . . . Fr. 6.—

Cette année, l'*Annuaire* est particulièrement riche. Chacun voudra lire l'article si vivant de M. Ed. Claparède, sur « La pensée et le savoir », ainsi que la noble et ferme réponse que lui a faite, à propos d'Herbart, un ancien président de la Société pédagogique romande.

La forte étude de M. E. Briod, sur « L'école active et l'enseignement secondaire », n'intéressera pas seulement les professeurs de collège ou de gymnase, mais aussi les maîtres primaires. Les uns et les autres seront curieux de constater les succès obtenus par M. Ch. Ad. Barbier dans son « Enseignement de la sténographie », à tous les élèves primaires de Colombier (Neuchâtel).

Nul n'était mieux placé que M. F. Bonjour, membre de la Commission fédérale de « Maturité », pour commenter les dispositions nouvelles qui régleront désormais l'accès aux hautes écoles de la Suisse. — Quoique d'un caractère plus spécial, l'exposé de M. L. Jaccard, sur « L'inspectorat scolaire » et celui du Dr Denzler, sur « L'assistance des enfants dans le canton de Fribourg » n'en sont pas moins instructifs.

Enfin, la chronique d'hygiène et les chroniques scolaires permettront aux autorités comme au corps enseignant de se rendre compte du développement de l'éducation publique dans les six cantons romands.

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE DES JEUNES FILLES DE LA VILLE DE BERNE

Préparation générale et professionnelle. Cours de deux et de trois ans. Cours spéciaux de langue allemande pour élèves de langues française et italienne.

Examens d'admission : les 8 et 9 mars 1926, à 8 h., bâtiment scolaire, rue Monbijou 25, de même que le 19 avril, à la même adresse.

Ouverture du semestre d'été : le 20 avril 1926.

Adresser les demandes d'inscription, avec certificats et acte de naissance, au directeur. Dr K. Fischer.

Dans bonne famille

on recevrait à prix modéré, jeune garçon fréquentant les écoles. Bonne surveillance. Joli jardin. Les Roses 29, Chemin de Pinchat, Genève.

GAZETTE DE LAUSANNE

Pour les instituteurs et institutrices, dans toute la Suisse, le prix de l'abonnement **annuel** est de

Fr. 20.=

Par semestre : **Fr. 10.—** Par trimestre : **Fr. 5.—**

Compte de chèques postaux II 2.

HORLOGERIE de PRÉCISION

Bijouterie fine Montres en tous genres et Longines, etc. **Orfèvrerie**
Réparations soignées. Prix modérés. **argent et argenté.**
Belle exposition de régulateurs.
Alliances en tous genres, gravure gratuite.

E. MEYLAN - REGAMEY

11, RUE NEUVE, 11 LAUSANNE TÉLÉPHONE 38.09

10 % d'escompte aux membres du Corps enseignant.
o o Tous les prix marqués en chiffres connus. o o

PROJECTIONS LUMINEUSES

Fabrication, réparation, transformation d'appareils en tous genres, pour vues sur verre, cartes postales, etc. — Demander offres et démonstrations gratuites

Paul Savigny & Cie

Fabrique d'articles pour photographies et projections Schöuberg 16. FRIBOURG. Tél. 277

INSTITUT
DE HAUTE ALTITUDE POUR JEUNES FILLES
FETAN (BASSE-ENGADINE)

Place de Directeur

Ensuite de la démission du titulaire qui, depuis dix ans, dirigeait notre institut, la place de Directeur est à repourvoir pour le commencement de septembre. Offres, accompagnées de certificats, références, etc., sont à adresser jusqu'au 20 février au **Dr A. Meuli, Président du Conseil d'Administration, Coire,** qui, sur demande, donnera de plus amples renseignements. 22

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne. — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

LXIIme ANNÉE — No 5. LAUSANNE, 6 mars 1926

L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

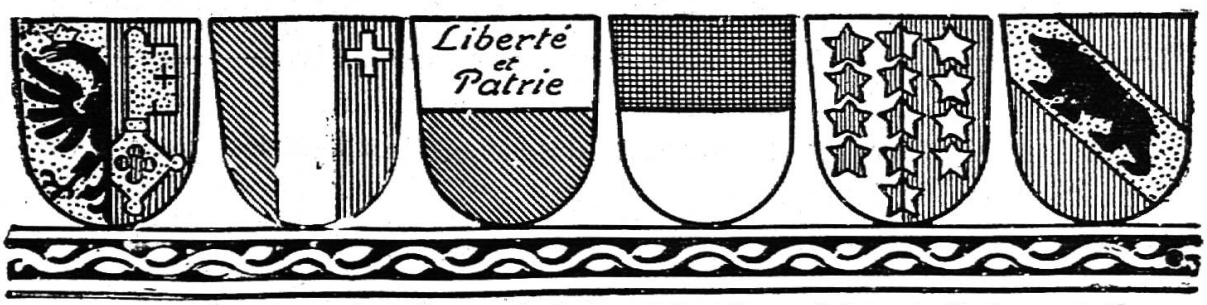
PIERRE BOVET
Chemin Sautter, 14
GENÈVE

ALBERT CHESSEX
Chemin Vinet, 3
LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.
H.-L. GÉDET, Neuchâtel.
J. MERTENAT, Delémont.
R. DOTTRENS, Genève.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

VIENT DE PARAITRE :

Le Langage et la Vie

Le langage et la vie (2e édition revue et corrigée)
Linguistique générale et stylistique
Mécanisme de l'expressivité linguistique
Langage transmis et langage acquis
L'enseignement de la langue maternelle et la formation de l'esprit

par
Charles BALLY
Professeur à l'Université de Genève

Un volume in-8° de la *Bibliothèque Scientifique* . . . . . Fr. 6.—

Comme on le voit par le sous-titre détaillé, cet ouvrage n'est pas une simple réédition de l'opuscule paru, sous le même titre, en 1913. L'auteur a recueilli ici, après des remaniements assez considérables, un certain nombre de travaux parus antérieurement, qui traitent quelques-unes des questions fondamentales du langage dans ses rapports avec la vie individuelle et sociale ; il a fait une grande place aux problèmes de *stylistique*, par où il entend l'expression des sentiments dans la langue commune, sans négliger les contacts avec les formes littéraires de l'expressivité, dont les racines plongent dans le terreau du langage de tous. Le morceau intitulé *Mécanisme de l'expressivité linguistique* est inédit. L'ouvrage s'adresse au grand public autant qu'aux spécialistes et vise à créer, autour d'une science encore jeune, une atmosphère de compréhension et de sympathie nécessaire à son développement.

Les instituteurs y trouveront des suggestions utiles pour leur enseignement du français.

Pensionnat Ines, Seebach près Zürich

Allemand, Anglais, Piano, Ménage. Prix mod. Bonnes références.